

Robert Van Gulik Le juge Ti à l'œuvre

Les cercueils de l'empereur
Meurtre au nouvel an

10
18

INÉDIT

ROBERT VAN GULIK

LE JUGE TI

Le Juge Ti à l'œuvre

4^{ème} partie

Traduit de l'anglais par Anne Krief



10/18

Les cercueils de l'empereur

Nouvelle

Traduit de l'anglais par Anne Krief

Les personnages

Ti Jen-tsie magistrat nommé en 670 à Lan-fang.

Kouang, magistrat du district de Ta-chi-kou.

Rose-thé et Jasmin, deux prostituées.

Le maréchal, commandant de l'armée.

Pan et Wou, capitaines de garnison.

Liou, général.

Mao, général en chef de la police militaire.

Sang, commandant de l'aile droite.

IL EST QUESTION ICI de la grave crise qui menaça l'Empire au cours de l'hiver de l'an 672, et de la manière dont le juge Ti réussit à résoudre en une seule nuit deux problèmes épineux, l'un concernant le destin de la nation et l'autre celui de deux humbles citoyens.

À PEINE LE JUGE TI eut-il pénétré dans la salle du restaurant, à l'étage, qu'il sut que le dîner ne serait pas des plus réjouissant. Deux grands chandeliers d'argent éclairaient les beaux meubles anciens, mais la vaste pièce n'était chauffée que par un seul brasero où se consumaient de rares morceaux de charbon. Les rideaux matelassés ne suffisaient pas à empêcher l'air froid de pénétrer dans la salle, comme pour rappeler la présence des plaines enneigées qui s'étendaient sur des milles au-delà de la frontière occidentale de l'Empire fleuri.

Un homme était assis seul à la table ronde : le vieux magistrat de ce district reculé, Ta-chi-kou. Les deux jeunes femmes debout derrière sa chaise regardèrent le nouveau venu d'un air morne.

Le magistrat Kouang se leva précipitamment pour accueillir le juge Ti.

— Veuillez m'excuser pour cette piètre réception ! dit-il avec un pâle sourire. J'avais invité également deux colonels et deux maîtres de guildes, mais les premiers ont été soudainement convoqués au quartier général du maréchal et les maîtres de guildes par l'intendant général des armées. Cet état d'urgence... ajouta-t-il avec un geste d'impatience.

— Le principal est que je puisse à présent profiter de votre précieuse conversation, répondit courtoisement le juge Ti.

Son hôte le conduisit à la table et lui présenta les deux jeunes femmes, Rose-thé et Jasmin. Toutes deux étaient vêtues de manière voyante et portaient des parures bon marché ; c'étaient de vulgaires prostituées et non les courtisanes raffinées que l'on aurait été en droit de s'attendre à trouver à un tel dîner. Mais le juge Ti savait que toutes les courtisanes de Ta-chi-kou étaient réservées aux officiers gradés du quartier général du maréchal. Après que Jasmin eut rempli de vin la coupe du juge, le magistrat leva la sienne et déclara :

— Soyez le bienvenu, Ti, estimé collègue du district voisin et hôte honoré. Buvons à la victoire de notre armée impériale !

— À la victoire ! répéta le juge avant de vider sa coupe d'un trait.

On entendit en provenance de la rue le grondement des roues des charrettes sur le sol gelé.

— Ce doit être les troupes qui partent enfin lancer une contre-offensive, remarqua le juge avec satisfaction.

Kouang tendit l'oreille puis secoua la tête d'un air affligé.

— Non, répondit-il sèchement, ils avancent trop lentement. Ceux-là reviennent du champ de bataille.

Le juge Ti se leva, tira le rideau et ouvrit la fenêtre malgré le vent glacial. À la lueur inquiétante de la lune, il découvrit une longue file de charrettes tirées par des chevaux efflanqués. Elles étaient surchargées de soldats blessés et de corps recouverts de grosse toile. Il referma hâtivement la fenêtre.

— Dînons ! proposa Kouang en désignant de ses baguettes les bols et les plats d'argent disposés sur la table.

Chacun contenait une maigre portion de légumes salés, quelques tranches de jambon sec et des haricots cuisinés.

— Des rations de coolie dans de la vaisselle en argent ! Voilà qui résume assez bien la situation, observa amèrement Kouang. Avant la guerre, mon district regorgeait de tout. À présent, les denrées se font rares. Si cela ne change pas rapidement, nous nous retrouverons avec une famine sur les bras.

Le juge allait répondre quelques mots de réconfort, quand une violente quinte de toux secoua sa puissante charpente. Lui jetant un regard inquiet, son collègue lui demanda :

— Cette satanée maladie des bronches a donc également atteint votre district ?

Le juge Ti attendit que sa toux se fût apaisée puis il vida précipitamment sa coupe et répondit d'une voix rauque :

— Quelques cas isolés seulement et rien de très grave pour l'instant. Il s'agit d'une forme bénigne de la maladie, comme dans mon cas.

— Vous avez de la chance, constata sèchement Kouang. Ici tous les malades se mettent à cracher du sang au bout d'un jour ou deux. Ils meurent comme des mouches. J'espère que vos appartements sont confortables ? ajouta-t-il d'un ton inquiet.

— Oh oui, j'ai une chambre correcte dans une des plus grandes auberges de la ville, répondit le juge Ti. En réalité, le juge avait été contraint de partager une mansarde glaciale avec trois officiers, mais il ne tenait pas à accabler davantage son hôte. Kouang n'avait pu le loger dans sa résidence qui avait été réquisitionnée par l'armée, le magistrat ayant été contraint de déménager avec toute sa famille dans une maison délabrée. C'était une situation curieuse ; en temps normal, le magistrat, autorité suprême du district, était pratiquement tout-puissant. Mais aujourd'hui, l'armée le supplantait.

— Je rentrerai demain matin à Lan-fang, reprit le juge. De nombreuses tâches m'y attendent car la nourriture commence à manquer là-bas aussi.

Kouang hocha la tête d'un air sombre avant de demander :

— Pourquoi le maréchal vous a-t-il convoqué ? Il y a deux bonnes journées de voyage depuis Lan-fang, et les routes sont en mauvais état.

— Les Ouïgours ont leur campement de l'autre côté du fleuve qui longe mon district, expliqua le juge. Le maréchal désirait savoir s'il y avait un risque qu'ils se joignent aux armées tartares. Je lui ai dit que...

Le juge se tut brusquement et regarda d'un air suspicieux les deux filles. Les espions tartares étaient infiltrés partout.

— Il n'y a rien à craindre, indiqua vivement Kouang.

— Eh bien, j'ai dit au maréchal que les Ouïgours ne pouvaient fournir que deux mille hommes et que leur khan était parti pour une longue expédition de chasse en Asie centrale, juste avant que les émissaires tartares n'arrivent à son camp pour lui demander de joindre ses forces aux leurs. Le khan ouïgour est un homme sage : nous retenons son fils préféré à la capitale.

— Deux mille hommes de plus ou de moins, cela ne changera pas grand-chose, remarqua Kouang. Ces maudits Tartares ont trois cent mille hommes massés à notre frontière, prêts à déferler. Notre front vacille sous leurs coups répétés, et le maréchal retient ici à ne rien faire ses deux cent mille hommes, au lieu de lancer comme prévu la contre-offensive.

Les deux hommes mangèrent un moment en silence, tandis que les jeunes femmes remplissaient leurs coupes au fur et à mesure qu'ils les vidaient. Une fois terminés les haricots et les légumes salés, le magistrat Kouang leva la tête et demanda avec impatience à Rose-thé :

— Où est le riz ?

— Le serveur a dit qu'ils n'en avaient pas, Votre Excellence, répondit la femme.

— Balivernes ! s'exclama le magistrat en colère avant de se lever et de glisser au juge Ti : Excusez-moi un instant, voulez-vous ? Je vais aller vérifier moi-même !

Dès qu'il fut descendu suivi de Rose-thé, l'autre femme dit à voix basse au juge Ti :

— Pourriez-vous me rendre un grand service, Noble Juge ?

Le magistrat leva les yeux vers elle. Elle devait avoir une vingtaine d'années et n'était point dépourvue de charme. Mais l'épaisse couche de fard ne parvenait pas à dissimuler sa mauvaise mine et ses joues creuses. Ses yeux étaient étrangement grands et brillaient d'un éclat fiévreux.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-il.

— Je ne me sens pas bien, Noble Juge. Si vous pouviez vous retirer de bonne heure et m'emmener avec vous, je vous recevrai volontiers après m'être reposée un moment.

Le juge Ti remarqua qu'elle flageolait d'épuisement.

— Volontiers, répondit le juge. Mais après vous avoir raccompagnée, je rentrerai chez moi. Je ne me sens pas très bien moi non plus, ajouta-t-il avec un fin sourire.

La jeune femme lui jeta un regard reconnaissant.

Quand le magistrat Kouang, suivi de Rose-thé, eut regagné la salle à manger, il dit d'un air contrit :

— Je suis navré, Ti, mais c'est la vérité. Il ne reste plus un grain de riz.

— Eh bien, déclara le juge, j'ai été ravi de vous voir. Mais je trouve également Jasmin très séduisante. Serait-il grossier de ma part de vous demander de bien vouloir m'excuser à présent ?

Kouang protesta qu'il était beaucoup trop tôt pour se séparer, mais il était évident que cette proposition lui convenait parfaitement. Il reconduisit le juge Ti au rez-de-chaussée et le

quitta dans l'entrée. Jasmin aida le juge à revêtir son lourd manteau de fourrure et ils sortirent tous deux dans le froid. Il était impossible de trouver une chaise à porteurs, ces derniers ayant tous été enrôlés pour les transports de l'armée.

LES CHARRETTES DE MORTS et de blessés continuaient à défiler dans les rues. Plus d'une fois, le juge et sa compagne durent se plaquer contre le mur d'une maison pour laisser passer les estafettes qui faisaient avancer leurs chevaux éreintés en poussant des jurons obscènes.

Jasmin conduisit le juge dans une ruelle étroite jusqu'à une petite masure blottie contre un grand entrepôt abandonné. Deux pins dont les branches ployaient sous la neige gelée flanquaient la porte vermoulue.

Le juge Ti sortit une pièce d'argent de sa manche et la tendit à la jeune femme.

— Bon, je vais y aller maintenant, mon auberge... commença-t-il, aussitôt interrompu par une violente quinte de toux.

— Vous allez entrer et boire au moins quelque chose de chaud, déclara-t-elle avec autorité. Vous n'êtes pas en état de marcher par ce froid.

Elle ouvrit la porte et fit entrer le juge qui n'avait pas cessé de tousser.

La toux ne s'apaisa que lorsqu'elle lui eut retiré son manteau de fourrure et l'eut fait asseoir sur une chaise en bambou près d'une table à thé branlante. Il faisait très bon dans la petite pièce ; le brasero de cuivre était empli de charbons rougeoyants. Devant l'air surpris du magistrat, elle expliqua d'un ton quelque peu grinçant :

— C'est l'avantage d'être une prostituée par les temps qui courent. On a tout le charbon que l'on veut, grâce à ces charmants soldats !

Elle prit la bougie, l'alluma au brasero et la reposa sur la table. Puis elle disparut derrière un rideau, au fond de la pièce. Le juge Ti examina la chambre à la lueur de la bougie vacillante.

Un grand lit occupait le mur du fond ; ses rideaux ouverts laissaient apparaître des couvertures en désordre et un gros oreiller sale.

Soudain, il entendit un bruit étrange. Il regarda autour de lui. Cela venait de l'autre côté d'un rideau bleu délavé, tendu non loin du mur. Il pensa une seconde qu'il était peut-être tombé dans un piège. La police militaire fouettait les voleurs à tous les coins de rue jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus que les os, mais le brigandage était cependant monnaie courante en ville. Il se leva vivement et alla tirer le rideau.

Il rougit malgré lui. Il y avait un berceau en bois contre le mur. La petite tête ronde d'un nouveau-né émergeait d'une grosse couverture rapiécée ; il fixait le magistrat de ses grands yeux très graves. Le juge referma en hâte le rideau et retourna s'asseoir.

La jeune femme revint avec une grosse théière.

— Voilà, buvez ça, dit-elle en lui servant une tasse. C'est un thé spécial, il est censé soigner la toux.

Puis elle passa derrière le rideau et revint avec le bébé dans les bras. Elle se dirigea vers le lit, remit d'une seule main les couvertures en place et retourna l'oreiller.

— Excusez le désordre, dit-elle en posant l'enfant sur le lit. J'avais un client juste avant que le magistrat ne me fasse appeler pour son dîner.

Avec la désinvolture propre aux femmes de sa profession, elle ôta sa robe. Vêtue de son seul pantalon, elle s'assit sur le lit et se carra contre l'oreiller en poussant un soupir de soulagement. Après quoi elle souleva l'enfant et le coucha contre son sein gauche. Il se mit aussitôt à téter avec avidité.

Le juge Ti but une gorgée du thé médicinal ; il avait un arrière-goût amer qui n'était pas désagréable.

— Quel âge a votre enfant ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Deux mois, répondit distraitement la femme. C'est un garçon.

Le regard du magistrat tomba sur les longues cicatrices blanches qui striaient ses épaules ; une large trace lui marquait

profondément le sein droit. Relevant la tête, Jasmin surprit son regard.

— Oh, ils ne l'ont pas fait exprès, dit-elle avec indifférence, c'était de ma faute. Tandis qu'ils me fouettaient, j'ai essayé de leur échapper et une des lanières du fouet s'est enroulée autour de mon épaule et m'a déchiré la poitrine.

— Pourquoi avez-vous été fouettée ? s'enquit le juge.

— C'est une trop longue histoire ! répliqua-t-elle d'un ton sec avant de reporter toute son attention sur l'enfant.

Le juge Ti finit son thé en silence. Il respirait déjà beaucoup plus librement, mais une atroce migraine le faisait toujours souffrir. Quand il eut terminé sa seconde tasse, Jasmin replaça le bébé dans son berceau et referma le rideau. Après quoi elle s'approcha de la table, s'étira et bâilla. Montrant son lit, elle demanda :

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? Je me suis un peu reposée et le thé est loin de valoir ce que vous m'avez payé.

— Votre thé est exquis, répondit le juge d'un ton las ; il vaut largement ce que je vous ai donné.

Pour ne pas la blesser il ajouta vivement :

— Je ne voudrais pas vous passer cette maudite bronchite... Je vais prendre encore une tasse avant de partir.

— Comme vous voudrez ! Je vais en boire une moi aussi, ajouta-t-elle en s'asseyant en face du magistrat, j'ai la gorge toute sèche.

Dans la rue, des pas crissèrent sur la neige gelée. C'était la ronde de nuit qui passait en sonnant minuit sur les claquets de bois. Jasmin se tassa sur son siège.

— Déjà minuit ? sursauta-t-elle en portant les mains à sa gorge.

— Oui, répondit le juge d'un air inquiet. Si nous ne lançons pas très vite notre contre-offensive, j'ai bien peur que les Tartares ne fassent une percée et n'envahissent la région. Nous les repousserons encore une fois, naturellement, mais avec un aussi joli enfant, ne serait-il pas plus prudent de faire vos paquets et de passer à l'est demain matin ?

La jeune femme regardait droit devant elle ; le désespoir se lisait dans ses yeux fiévreux. Enfin, comme se parlant à elle-même, elle dit :

— Plus que six heures !

Et, fixant le juge :

— Mon enfant ?... Son père va être décapité à l'aube.

Le juge Ti reposa sa tasse.

— Décapité ? s'exclama-t-il. Je suis désolé. Qui est-ce ?

— Un capitaine, il s'appelle Wou.

— Qu'a-t-il fait ?

— Rien du tout.

— On ne décapite pas les gens pour rien ! remarqua le juge avec humeur.

— Il a été accusé à tort. Ils ont dit qu'il avait étranglé la femme d'un de ses camarades officiers. Il est passé en cour martiale et a été condamné à mort. Cela fait un an qu'il attend à la prison militaire la confirmation de la sentence. Elle est arrivée aujourd'hui.

Le juge tirailla sa moustache.

— J'ai souvent collaboré avec la police militaire, déclara-t-il. Leur système judiciaire est beaucoup plus fruste que le nôtre, civil, mais je les ai toujours trouvés efficaces et consciencieux. Ils commettent rarement d'erreurs.

— Cette fois-ci, ils en ont commis une, affirma Jasmin. Il n'y a plus rien à faire ; c'est trop tard, ajouta-t-elle avec résignation.

— Effectivement, s'il doit être exécuté à l'aube, il n'y a plus grand-chose à faire, convint le juge.

Il réfléchit un instant avant de reprendre :

— Pourquoi ne me raconteriez-vous pas ce qui s'est passé ? Cela me distrairait de mes propres soucis et vous aiderait peut-être à passer le temps.

— De toute façon, dit-elle en haussant les épaules, je suis beaucoup trop malheureuse pour dormir. Alors voilà : il y a un an et demi environ, deux capitaines en garnison ici, à Ta-chi-kou, fréquentaient le quartier réservé. L'un s'appelait Pan, l'autre Wou. Ils étaient contraints de travailler ensemble, appartenant au même service, mais ils ne s'entendaient absolument pas ; ils étaient aussi différents que possible. Pan

était une poule mouillée, au visage douxereux, une espèce de dandy qui ressemblait plus à un candidat aux examens qu'à un soldat. Malgré tous ses beaux discours, il était méchant et les filles ne l'aimaient guère. Wou était tout le contraire, un garçon nature, excellent boxeur et bretteur, aux plaisanteries aussi promptes que ses poings. On disait que les soldats étaient prêts à se jeter à l'eau pour lui. Il n'était pas précisément beau, mais je l'aimais. Et il ne voulait que moi. Il versait régulièrement de l'argent à la tenancière du bordel pour que je n'aie pas à coucher avec le premier client venu. Il m'avait promis de m'acheter et de m'épouser dès qu'il aurait obtenu sa promotion, et c'est pour cela que j'ai gardé l'enfant. En général, on s'en débarrasse avant ou on les vend. Mais je désirais le mien.

La jeune femme vida sa tasse, chassa une mèche de son front et poursuivit :

— Jusque-là tout allait bien. Et puis une nuit, il y a environ dix mois, en rentrant chez lui, Pan a découvert sa femme étranglée et Wou pétrifié auprès de son lit. Pan a appelé une patrouille militaire qui passait en bas et accusé Wou d'avoir assassiné sa femme. Ils furent tous deux traînés devant les tribunaux militaires. Pan déclara que Wou ne cessait d'importuner son épouse qui le repoussait. Ce salaud d'hypocrite a dit qu'il lui avait plusieurs fois demandé de la laisser tranquille et qu'il ne l'avait pas dénoncé parce que Wou était son camarade ! Bon, Pan a dit aussi que Wou savait qu'il était de garde ce soir-là à l'armurerie, et qu'il en avait profité pour se rendre chez lui et essayer encore une fois de coucher avec sa femme. Elle avait refusé, Wou était entré dans une rage folle et l'avait étranglée. Voilà toute l'histoire.

— Et qu'a répondu Wou à tout cela ? demanda le juge.

— Il a dit que Pan était un sale menteur, qu'il savait bien qu'il le détestait et que c'était lui qui avait étranglé sa femme pour le perdre.

— Il n'est pas très malin, votre capitaine, remarqua sèchement le juge Ti.

— Écoutez-moi un peu ! Wou a dit qu'alors qu'il passait devant l'armurerie ce soir-là, Pan l'avait appelé et lui avait demandé de passer par chez lui pour voir si sa femme n'avait

besoin de rien, car elle s'était sentie mal l'après-midi. Quand Wou est arrivé à la maison, la porte d'entrée était ouverte et les domestiques absents. Comme personne ne répondait à ses appels, il est entré dans la chambre et a trouvé la femme morte. Pan a aussitôt surgi dans la pièce en criant à la patrouille de venir.

— Étrange histoire, constata le juge. Comment le magistrat militaire a-t-il formulé son verdict ? Mais non, vous ne pouvez pas le savoir, naturellement.

— Si, j'étais là, cachée dans la foule. J'étais morte de peur, croyez-moi, car quand une putain se fait prendre dans un établissement militaire, elle n'échappe pas au fouet. Enfin, le colonel a dit que Wou était coupable d'adultère avec la femme d'un autre soldat, et l'a condamné à la décapitation. Il a dit qu'il laissait plus ou moins de côté l'affaire de meurtre, car ses hommes avaient découvert que Pan avait congédié ses domestiques juste après dîner, et qu'à peine arrivé à l'armurerie, il avait prévenu la police militaire que des voleurs rôdaient dans son quartier, leur demandant d'aller surveiller un peu sa maison. Le colonel a dit aussi qu'il était possible que Pan ait découvert la liaison de son épouse avec Wou, et qu'il l'ait donc étranglée. Il en avait le droit ; selon la loi, il aurait même pu tuer Wou s'il l'avait pris sur le fait, comme on dit. Mais Pan avait peut-être eu peur de s'attaquer à Wou, et donc choisi cette voie détournée pour le faire condamner. En tout cas, il était inutile de tergiverser, a dit le colonel. Le fait est que Wou avait fricoté avec la femme d'un de ses camarades, et que cela nuisait au moral des troupes. C'est pourquoi il devait être décapité.

La jeune femme se tut. Le juge Ti se caressa les favoris.

— À première vue, dit-il au bout d'un moment, je dirais que le colonel a eu parfaitement raison. Son verdict correspond à la rapide description que vous m'avez faite de la personnalité des deux individus concernés. Qu'est-ce qui vous fait croire à ce point que Wou n'avait pas de liaison avec la femme de Pan ?

— Parce que Wou m'aimait et qu'il n'aurait même jamais regardé une autre femme, répondit-elle sans hésiter.

Le juge Ti se dit qu'il s'agissait là d'un argument typiquement féminin.

— Qui vous a fouettée et pour quelle raison ? demanda-t-il pour changer de sujet.

— C'est une histoire tellement stupide ! répondit-elle d'un ton morne. Après l'audience du tribunal, j'étais très en colère contre Wou. Je m'étais aperçue que j'étais enceinte, et pendant ce temps-là, derrière mon dos, ce sale mufle faisait des coquetteries à la femme de Pan ! Alors j'ai couru à la prison et y suis entrée en me faisant passer pour la sœur de Wou auprès des geôliers. En le voyant, je lui ai craché au visage, l'ai traité de perfide débauché et suis repartie aussi sec. Mais dans l'état où j'étais, je ne pouvais plus travailler, alors j'ai repensé à tout ça et je me suis dit que j'étais complètement idiote et que Wou m'aimait bel et bien. Donc, il y a huit semaines, après la naissance de notre enfant, quand j'ai été à nouveau sur pied, je suis retournée à la prison militaire pour m'excuser auprès de Wou. Mais il avait dû raconter aux gardiens la façon dont je les avais bernés la fois précédente – et il n'a pas eu tort, étant donné tout ce que je lui avais sorti ! À peine étais-je entrée qu'ils m'ont attachée et fouettée. J'ai eu de la chance, je connaissais le soldat qui tenait le fouet ; il n'a pas frappé trop fort, autrement l'armée aurait eu à fournir un cercueil. Avec ce que j'ai reçu, j'ai eu le dos et les épaules entièrement lacérés et je saignais comme un porc, mais je ne suis pas une mauviète et j'ai tenu le coup. « Elle est forte comme un bœuf », disait de moi mon père avant de devoir me vendre pour payer le loyer de notre lopin de terre. Ensuite, le bruit a couru que les Tartares projetaient une attaque. Le commandant de la garnison a été appelé à la capitale et la guerre a commencé. Une chose entraînant une autre, l'affaire de Wou a traîné en longueur. Ce matin, la décision est arrivée, et ils vont lui couper la tête à l'aube.

Elle s'enfouit brusquement le visage dans les mains et commença à sangloter. Le juge caressa lentement sa longue barbe noire, attendant qu'elle se calmât. Puis il demanda :

— Le ménage des Pan était-il heureux ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Je ne dormais pas sous leur lit !

— Ont-ils eu des enfants ?

— Non.

— Depuis quand étaient-ils mariés ?

— Laissez-moi réfléchir. Il y a un an et demi, oui, c'est ça. La première fois que j'ai rencontré les deux capitaines, Wou m'a dit que Pan venait d'être rappelé chez son père pour épouser la femme que ses parents lui avaient choisie.

— Connaissez-vous par hasard le nom de son père ?

— Non, je sais seulement que Pan avait l'habitude de se vanter que son père était un gros bonnet de Soutchow.

— Il doit s'agir de Pan Wei-liang, le préfet, déclara aussitôt le juge Ti. C'est un homme réputé, historien érudit. Je ne l'ai jamais rencontré, mais j'ai lu plusieurs de ses livres. Très intéressant. Son fils est-il toujours ici ?

— Oui, attaché à l'état-major. Si vous avez une telle admiration pour les Pan, allez donc retrouver ce fils de chien et vous en faire un ami ! ajouta-t-elle d'un ton méprisant.

Le juge Ti se leva.

— C'est ce que je vais faire, dit-il, comme s'il se parlait à lui-même.

Elle lança un juron obscène.

— Vous êtes bien tous les mêmes, tous autant que vous êtes ! railla-t-elle. Ce que je suis contente de n'être qu'une honnête putain ! Ce monsieur est délicat, il ne veut pas coucher avec une femme à laquelle il manque la moitié d'un sein, hein ? Vous voulez que je vous rende votre argent ?

— Gardez-le ! répondit calmement le juge.

— Allez au diable ! s'écria-t-elle en crachant par terre avant de lui tourner le dos.

Le juge remit en silence son manteau de fourrure et partit.

COMME IL marchait dans la grand-rue, encore encombrée de soldats, le juge Ti se dit que les choses se présentaient plutôt mal. Quand bien même trouverait-il le capitaine Pan et parviendrait-il à lui arracher l'élément dont il avait besoin pour étayer sa théorie, il lui faudrait encore essayer d'obtenir une audience avec le maréchal, car lui seul à ce stade pouvait surseoir à l'exécution. Or le maréchal était entièrement absorbé par des tâches capitales, dont dépendait l'avenir de l'Empire

fleuri. En outre, ce redoutable soldat n'était pas connu pour son amabilité. Le juge Ti serra les dents. Si l'Empire en était arrivé au point où un juge ne pouvait empêcher l'exécution d'un innocent...

Le quartier général du maréchal était situé dans ce que l'on appelait le palais de Chasse, vaste demeure que l'empereur actuel avait fait construire pour son fils aîné qu'il chérissait tout particulièrement et qui était mort dans la fleur de l'âge. Le prince héritier adorait aller chasser sur la frontière occidentale. Il avait trouvé la mort lors d'une de ses expéditions dans la région, et selon son désir il avait été enterré à Ta-chi-kou. Son sarcophage avait été placé dans une crypte du palais, comme plus tard celui de la princesse.

Le juge Ti eut quelque difficulté à se faire introduire par les gardes, qui considéraient tout civil avec la plus grande méfiance. Mais il finit par être conduit dans une petite antichambre glaciale, et une ordonnance daigna apporter sa carte de visite rouge au capitaine Pan. Au bout d'un long moment, un jeune officier apparut. La cotte de mailles ajustée et le large ceinturon accentuaient sa minceur et le casque de fer mettait en valeur un visage non dénué de beauté mais froid, entièrement glabre à l'exception d'une moustache noire. Après avoir sèchement salué le juge, il attendit dans un silence hautain que le magistrat lui adressât la parole. Un magistrat de district occupait bien sûr une position plus élevée qu'un capitaine de l'armée, mais le comportement de Pan laissait entendre qu'en temps de guerre les choses en allaient autrement.

— Asseyez-vous, asseyez-vous ! dit d'un ton jovial le juge Ti. Une promesse est une promesse, c'est ce que je dis toujours. Et mieux vaut tard que jamais !

Le capitaine Pan s'assit de l'autre côté de la table à thé, l'air poliment surpris.

— Il y a six mois, expliqua le juge, comme j'étais de passage à Sou-tchow, en rentrant à Lan-fang, j'ai eu une longue discussion avec votre père. L'histoire me passionne également, savez-vous, à mes moments perdus ! Avant de nous séparer, il me dit la chose suivante : « Mon fils aîné est en poste à Ta-chi-kou, le district voisin du vôtre. Si un jour vous y passez, faites-moi la

faveur d'aller voir comment il se porte. Le pauvre garçon a un manque de chance inimaginable. »

Eh bien, hier le maréchal m'a convoqué et, avant de retourner à Lan-fang, j'ai voulu tenir ma promesse.

— C'est extrêmement aimable à vous, Noble Juge ! marmonna Pan confus. Je vous prie d'excuser mon peu d'empressement de tout à l'heure. J'ignorais... et je ne me sens pas dans mon état normal. Les mauvaises nouvelles du front, voyez-vous...

Pan cria un ordre. Un soldat apporta une théière fumante.

— Est-ce... est-ce que mon père vous a parlé du drame, Noble Juge ?

— Il m'a simplement dit que votre épouse avait été assassinée l'année dernière. Recevez mes sincères...

— Il n'aurait pas dû me forcer à me marier, Noble Juge ! s'exclama le capitaine. Je lui ai dit... j'ai essayé de lui dire... mais il était toujours trop occupé, il n'avait jamais le temps...

Pan fit un effort pour se ressaisir et reprit :

— Je trouvais que j'étais trop jeune pour me marier, comprenez-vous. Je désirais que mon père attende encore un peu ; quelques années, jusqu'à ce que je sois muté dans une grande ville, par exemple. Qu'il me laisse du temps pour réfléchir.

— Aimiez-vous une autre jeune fille ?

— Le Ciel m'en préserve ! s'écria le jeune officier. Non, Noble Juge, c'était simplement que je ne me sentais pas du tout prêt pour le mariage, pas encore...

— A-t-elle été assassinée par des voleurs ?

Pan secoua tristement la tête. Il avait soudain blêmi.

— Le meurtrier était un de mes camarades, Noble Juge. Un de ces répugnants coureurs de femmes ; il était impossible d'avoir une conversation normale et décente avec lui. Les femmes, les femmes, il n'avait que ce mot-là à la bouche, il se laissait toujours prendre par leurs petits jeux répugnants...

Le jeune homme prononça ces derniers mots avec le plus profond dégoût. Après avoir vidé précipitamment sa tasse de thé, il ajouta d'un ton las :

— Il a essayé de séduire mon épouse et, devant son refus, l'a étranglée. Il va être décapité ce matin, à l'aube.

Soudain, le capitaine s'enfouit la tête dans les mains.

Le juge Ti observa un moment le jeune homme effondré puis il dit d'une voix douce :

— Oui, vous n'avez vraiment pas de chance.

Puis il se leva et enchaîna d'un ton tout à fait terre à terre :

— Je dois retourner voir le maréchal. Veuillez me conduire auprès de lui, je vous prie.

Le capitaine Pan se leva vivement. Comme il entraînait le juge dans un long couloir où passaient en courant des ordonnances, il dit :

— Je ne peux vous conduire que jusqu'à l'antichambre, Noble Juge. Seuls les membres du haut commandement sont admis au-delà.

— Cela ira, répondit le juge.

Le capitaine Pan introduisit le juge dans une pièce envahie d'officiers et lui dit qu'il l'attendrait pour le reconduire à l'entrée principale. À l'apparition du juge, le silence se fit brusquement. Un colonel s'avança vers lui. Après un coup d'œil rapide au bonnet du magistrat, il demanda froidement :

— Qu'y a-t-il pour votre service, Votre Excellence ?

— Il faut que je voie le maréchal pour affaire pressante.

— Impossible ! répondit le colonel du tac au tac. Le maréchal est en conférence. J'ai reçu l'ordre formel de n'introduire personne.

— La vie d'un homme est en jeu, déclara gravement le juge Ti.

— La vie d'un homme, dites-vous ? s'exclama le colonel avec un sourire narquois. Le maréchal est en train de décider de celle de deux cent mille hommes, Votre Excellence ! Puis-je vous raccompagner ?

Le juge Ti pâlit. Il avait échoué dans sa mission. Raccompagnant poliment mais fermement le magistrat vers la sortie, le colonel ajouta :

— Je suis certain que vous comprendrez, Votre Excellence...

— Excellence ! cria un autre colonel qui venait d'entrer précipitamment.

Malgré le froid, son visage était en sueur.

— Sauriez-vous par hasard où se trouve un de vos collègues, un certain Ti ?

— C'est moi-même, répondit le juge.

— Le Ciel soit loué ! Cela fait des heures que je vous cherche ! Le maréchal veut vous voir !

Tirant le juge par la manche, il lui fit prendre un couloir obscur qui s'ouvrait au fond de l'antichambre. D'épaisses tentures de feutre amortissaient tous les bruits de l'extérieur. Au bout du couloir, il ouvrit une lourde porte et fit entrer le juge.

L'immense salle était étonnamment silencieuse. Un groupe d'officiers supérieurs en armures rutilantes se tenait autour d'un bureau monumental couvert de cartes et de papiers. Tous les regards étaient fixés sur le colosse qui arpentait la pièce, les mains derrière le dos.

Il portait une cotte de mailles ordinaire, rehaussée de plaquettes métalliques sur les épaules, et la culotte bouffante des soldats de la cavalerie. Mais au sommet de son casque pointu, le dragon doré indiquant son rang dressait fièrement sa tête cornue. À chacun de ses pas pesants, la pointe de son large sabre qui pendait à son ceinturon cliquetait sur les dalles de marbre délicatement ouvragées.

Le juge Ti s'agenouilla tandis que le colonel s'approchait du maréchal et, se mettant au garde-à-vous, lui parlait à voix basse.

— Ti ? s'écria le maréchal. Je n'ai plus besoin de lui, renvoyez-le ! Non, attendez ! Il me reste encore deux heures avant de donner l'ordre de retraite.

Et il cria au juge :

— Hep, vous là ! Cessez donc de ramper par terre et approchez !

Le juge Ti se releva vivement et alla s'incliner profondément devant le maréchal. Puis il se redressa. Le juge était grand, mais le maréchal le dépassait de deux bons pouces. Glissant les siens dans son ceinturon, le géant fixa le juge de son féroce œil droit. Le gauche était recouvert d'un bandeau noir ; une flèche barbare l'avait crevé lors de la campagne du Nord.

— Vous êtes doué pour les devinettes, à ce qu'il paraît ? Eh bien, je vais vous en poser une !

Se tournant vers le bureau, il cria :

— Liou ! Mao !

Deux hommes en armures de généraux se détachèrent aussitôt du groupe agglutiné autour de la table. Le juge Ti reconnut Liou, le soldat maigre en armure dorée ; l'homme trapu aux larges épaules en cuirasse dorée et casque d'argent était Mao, le général en chef de la police militaire. Seul Sang, le commandant de l'aile droite, était absent. Avec le maréchal, ces trois hommes étaient les chefs suprêmes de l'armée ; pour faire face à la crise actuelle, l'empereur avait remis entre leurs mains le destin du peuple chinois. Le juge s'inclina profondément, sous le regard impassible des deux généraux.



« VOUS ÊTES DOUÉ POUR LES DEVINETTES
À CE QU'IL PARAÎT » DIT LE MARÉCHAL

Le maréchal traversa la pièce et ouvrit une porte d'un coup de pied. Après avoir emprunté plusieurs grands couloirs déserts, tout au long desquels les bottes ferrées des trois officiers résonnaient sur le sol de marbre, ils descendirent un large escalier au bas duquel deux gardes du palais se mirent au

garde-à-vous. Sur un geste du maréchal, ils ouvrirent lentement une porte massive à deux battants.

Les quatre hommes pénétrèrent dans une gigantesque crypte, faiblement éclairée par de grandes lampes à huile en argent, disposées à intervalles réguliers dans les niches des murs élevés et dépourvus de fenêtres. Au centre de la crypte, il y avait deux cercueils de taille impressionnante, laqués de vermillon, couleur de la résurrection. Ils étaient parfaitement identiques : dix pieds de large sur trente de long et une quinzaine de pieds de haut.

Le maréchal s'inclina, imité par les deux autres soldats, puis se tourna vers le juge et déclara en montrant les cercueils :

— Voilà votre devinette, Ti ! Cet après-midi, alors que j'étais sur le point de donner l'ordre d'attaquer, le général Sang est venu accuser de haute trahison Liou, ici présent. Il a affirmé que Liou avait contacté le khan tartare et convenu avec lui que dès que nous attaquerions, il rejoindrait ces chiens de Tartares avec ses propres troupes. Liou aurait reçu par la suite la moitié sud de l'Empire en récompense. La preuve ? Sang a prétendu que Liou avait caché dans le cercueil du prince héritier deux cents armures, ainsi qu'autant de casques et de sabres, marqués du signe de reconnaissance des traîtres. Le moment venu, les complices de Liou au haut commandement devaient ouvrir le cercueil, revêtir ces armures et massacrer tous les membres de l'état-major étrangers au complot.

Le juge Ti tressaillit et jeta un rapide coup d'œil au général Liou. L'homme décharné regardait droit devant lui, blême et tendu.

— Je répons de Liou comme de moi-même, reprit le maréchal en pointant agressivement sa barbiche en avant, mais Sang a une longue carrière irréprochable derrière lui et je ne peux prendre aucun risque. Je dois vérifier ces accusations et vite. Les plans de contre-offensive sont prêts. Liou commandera une avant-garde de quinze mille hommes et enfoncera un coin dans les hordes tartares. Puis j'arriverai derrière lui avec cent cinquante mille hommes et repousserai ces chiens jusqu'à leurs steppes. Mais il semble que le vent soit sur le point de tourner ;

si nous tardons trop, nous aurons la neige et la grêle en pleine face.

« Avec les meilleurs hommes de Mao, j'ai examiné pendant des heures le cercueil du prince héritier, mais absolument rien ne permet de croire qu'on y ait touché. Sang affirme qu'ils ont découpé une partie du revêtement de laque, fait un trou, glissé dedans leur matériel et remis en place le revêtement. D'après lui, il existe des spécialistes capables de procéder à cette opération sans laisser la moindre trace. C'est possible, mais j'ai besoin d'une preuve tangible. Or je ne peux profaner le cercueil du fils bien-aimé de l'empereur en l'ouvrant – je ne peux pas même y toucher sans l'autorisation spéciale de Sa Majesté – et il me faudra attendre au moins six jours pour avoir la réponse de la capitale. Par ailleurs, je ne peux lancer l'offensive avant de m'être assuré que les accusations portées contre Liou sont fausses. Si je n'y parviens pas d'ici à deux heures, je serai obligé d'ordonner une retraite générale. Mettez-vous à l'œuvre, Ti !

Le juge fit le tour du cercueil du prince héritier, avant d'examiner plus superficiellement celui de la princesse. Désignant les longues perches posées par terre, il demanda :

— À quoi cela sert-il ?

— J'ai fait incliner le cercueil, répondit froidement le général Mao, pour vérifier si l'on n'avait pas touché au fond. Tout ce qui était humainement possible a été fait.

Le juge hocha la tête.

— J'ai lu un jour une description de ce palais, dit-il d'un air songeur. Je me rappelle qu'il y était écrit que l'Auguste Dépouille avait tout d'abord été placée dans un coffre d'or massif, déposé à son tour dans un second coffre d'argent et enfin dans un troisième, en plomb. Dans l'espace vide, on a mis les parures et les costumes de cour du prince héritier. Le sarcophage en tant que tel se compose d'épaisses planches de cèdre recouvertes de laque à l'extérieur. Il a été procédé à la même opération deux ans plus tard, à la mort de la princesse. Comme celle-ci adorait se promener en bateau, on a fait creuser un grand lac artificiel derrière le palais, et disposer les embarcations préférées de la princesse et des dames de sa cour. Est-ce exact ?

— Mais oui, bien sûr, grommela le maréchal. C'est de notoriété publique. Et finissez-en avec ces sornettes, Ti ! Venez-en au fait !

— Pourriez-vous me fournir une centaine de sapeurs, maréchal ?

— Pour quoi faire ? Ne vous ai-je pas dit que l'on ne pouvait toucher à ce cercueil ?

— Je crains que les Tartares eux aussi n'en sachent long sur ces cercueils, maréchal. S'ils viennent à occuper temporairement la ville, ils les ouvriront pour les piller. Afin de les sauver de la profanation, je propose de les couler au fond du lac.

Le maréchal le regarda d'un air interloqué, puis il vociféra :

— Maudit imbécile ! Vous ne savez donc pas que les cercueils sont creux ? Ils ne couleront jamais. Vous...

— Ils ne doivent effectivement pas couler, maréchal ! s'empressa de répondre le juge Ti. Mais le projet de les couler nous offre une raison valable de les déplacer.

Le maréchal le foudroya de son unique œil redoutable avant de s'exclamer :

— Juste Ciel ! Je crois que vous avez trouvé la solution, Ti.

Se tournant vers le général Mao, il ordonna :

— Ramenez-moi une centaine de sapeurs avec des câbles et des rondins ! Exécution !

Dès que Mao eut disparu en courant dans l'escalier, le maréchal se mit à marcher de long en large en marmonnant dans sa barbe. Le général Liou observait à la dérobée le juge Ti. Immobile, celui-ci contemplait en silence le cercueil du prince héritier, les bras croisés dans ses longues manches.

Le général Mao fut bientôt de retour. Des dizaines d'hommes petits et trapus envahirent la crypte à sa suite. Ils portaient des vestes et des pantalons de cuir brun et des bonnets pointus de même matière avec de longs rabats sur le cou et les oreilles. Certains étaient chargés de rondins, d'autres de rouleaux de gros câble. C'était à eux, les sapeurs, que l'on avait recours lorsqu'il s'agissait de creuser des tunnels, de monter des machines pour escalader les murs d'une ville, de couper les

fleuves et les ports par des barrages sous-marins, et de mener à bien toutes les opérations spéciales nécessitées par la guerre.

Lorsque le maréchal eut transmis ses instructions à leur chef, une douzaine de sapeurs se précipitèrent vers la lourde porte de la crypte et l'ouvrirent en grand. Un pâle clair de lune éclairait la vaste terrasse de marbre. Trois degrés descendaient jusqu'au lac en contrebas, couvert d'une mince couche de glace.

Les autres sapeurs entourèrent le cercueil du prince comme autant de fourmis industrieuses. On n'entendait pratiquement aucun bruit car les hommes se communiquaient les ordres par gestes. Ils étaient capables de creuser un tunnel sous un bâtiment en faisant si peu de bruit que les occupants s'en apercevaient seulement quand les murs et le sol s'effondraient brusquement. Trente sapeurs penchèrent le cercueil en se servant des longues perches comme leviers ; une équipe glissa les rondins dessous tandis qu'une autre l'entourait de gros câble.

Le maréchal les regarda faire un moment puis sortit sur la terrasse, suivi du juge Ti et des généraux. Ils restèrent en silence au bord de l'eau, contemplant la surface gelée du lac.

Soudain, ils entendirent un grondement sourd derrière eux. Le gigantesque cercueil franchissait lentement la porte. Des dizaines de sapeurs le halaient à l'aide des câbles, tandis que d'autres glissaient au fur et à mesure dessous de nouveaux rondins. Le cercueil fut ainsi roulé jusqu'à la terrasse, puis lancé à l'eau tel un navire. La glace se brisa, le cercueil tangua un moment avant de se stabiliser, plongé aux deux tiers sous l'eau. Un vent glacial balaya le lac et le juge se mit à tousser violemment. Remontant son foulard sur le bas de son visage, il fit signe au chef des sapeurs et lui montra du doigt le cercueil de la princesse resté dans la crypte.

Un roulement sonore se fit de nouveau entendre. Le second cercueil fut tiré à son tour et plongé dans l'eau où il flotta à côté de celui du prince héritier. Le maréchal s'approcha pour examiner attentivement les deux cercueils en comparant leurs lignes de flottaison. Elles étaient presque au même niveau, à ceci près que le cercueil de la princesse semblait légèrement plus lourd que celui du prince.

Le maréchal se redressa et donna une grande claque sur l'épaule de Liou.

— Je savais que je pouvais vous faire confiance, Liou ! s'exclama-t-il. Alors, qu'est-ce que vous attendez, mon ami ? Donnez le signal, et partez vite avec vos troupes ! Je vous rejoins dans six heures ; bonne chance !

Un lent sourire illumina le visage austère du général. Le chef des sapeurs s'approcha du maréchal et lui dit respectueusement :

— Nous allons à présent charger les cercueils de lourdes chaînes et de pierres, maréchal, puis nous...

— J'ai changé d'avis, lui répondit le maréchal d'un ton péremptoire. Ramenez-les à terre et remettez-les dans leur position d'origine.

Puis il cria au général Mao :

— Rendez-vous avec une centaine d'hommes au camp de Sang, devant la porte de l'Ouest. Arrêtez-le pour haute trahison et envoyez-le enchaîné à la capitale. Le général Kao prendra la tête de ses troupes.

Enfin il se tourna vers le juge qui n'avait pas cessé de tousser :

— Vous avez compris toute l'affaire, n'est-ce pas ? Sang est plus âgé que Liou et il n'a pas digéré la promotion de ce dernier à un grade aussi élevé que le sien. C'est Sang, ce fils de chien, qui a conspiré avec le khan des Tartares ! Son accusation invraisemblable n'était destinée qu'à empêcher la contre-offensive. Il nous aurait attaqués avec les Tartares dès que nous aurions opéré notre retraite. Cessez donc de tousser ainsi, Ti ! C'est exaspérant ! Nous en avons terminé, maintenant, suivez-moi !

LA SALLE DU CONSEIL bourdonnait à présent d'activité. De grandes cartes avaient été étalées par terre. Les officiers supérieurs mettaient au point les derniers préparatifs de la contre-offensive imminente. Un général proposa avec excitation au maréchal :

— Si nous ajoutions cinq mille hommes au contingent posté derrière ces collines-là, maréchal ?

Le maréchal se pencha sur la carte. Les deux hommes ne tardèrent pas à discuter avec animation un problème technique délicat. Le juge Ti jeta un coup d'œil anxieux à la grande clepsydre qui se trouvait dans un coin de la salle. Il ne restait plus qu'une heure avant l'aube. S'approchant du maréchal, il demanda avec hésitation :

— Puis-je prendre la liberté de vous demander une faveur, maréchal ?

Le soldat se redressa et lança avec humeur :

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Maréchal, j'aimerais que vous révisiez l'affaire d'un capitaine qui doit être exécuté ce matin, alors qu'il est innocent.

Le maréchal devint écarlate.

— Au moment où se joue le destin de l'Empire, rugit-il, vous osez m'importuner avec la vie d'un malheureux individu ?

Le juge Ti regarda fixement l'œil qui roulait dans son orbite et répondit calmement :

— On doit sacrifier un millier d'hommes si les nécessités de la guerre l'exigent, maréchal. Mais l'on ne doit pas perdre un seul homme si cela n'est pas indispensable.

Le maréchal vociféra un chapelet de jurons mais se reprit rapidement et dit avec un léger sourire :

— Si jamais un jour vous en avez assez de tout ce travail de gratte-papier pour les civils, Ti, venez me voir. Par le Ciel, je ferai de vous un général ! Réviser l'affaire, vous avez dit ? C'est ridicule, je vais régler cela tout de suite ! Donnez vos ordres !

Le juge Ti se tourna vers le colonel qui s'était précipité vers eux en entendant le maréchal jurer.

— Un capitaine nommé Pan m'attend à la porte de l'antichambre, lui dit-il. Il a faussement accusé de meurtre un autre capitaine. Pouvez-vous nous l'amener ici ?

— Amenez également son supérieur direct, ajouta le maréchal. Et faites vite !

Comme le colonel se précipitait vers la porte, une sonnerie lente et déchirante retentit à l'extérieur. Elle augmenta de volume, traversant les murs épais du palais. C'étaient les

longues trompettes de cuivre qui sonnaient le branle-bas de combat.

Le maréchal bomba le torse et déclara avec un large sourire :

— Écoutez, Ti ! C'est la plus belle musique qui soit !

Puis il se tourna de nouveau vers les cartes qui jonchaient le sol.

Le juge Ti ne quittait pas des yeux l'entrée. Le colonel revint en un temps record, suivi d'un officier d'un certain âge et de Pan.

— Les voilà, annonça le juge au maréchal.

Le maréchal fit volte-face, glissa les pouces dans son ceinturon, jetant un regard mauvais aux deux hommes. Ils se mirent aussitôt au garde-à-vous, fascinés. C'était la première fois qu'ils se trouvaient en présence du plus grand homme de guerre de l'Empire. Le colosse grommela à l'adresse de l'officier le plus âgé :

— Faites-moi votre rapport sur ce capitaine !

— Excellent gestionnaire, bonne discipline. Ne s'entend pas avec les autres soldats, aucune expérience du combat... récita l'officier.

— Votre affaire ? demanda le maréchal au juge Ti.

Le magistrat s'adressa d'un ton froid au jeune capitaine :

— Capitaine Pan, vous n'étiez pas fait pour vous marier. Vous n'aimez pas les femmes. Vous aimiez votre camarade le capitaine Wou, mais il vous a éconduit. Alors vous avez étranglé votre épouse et accusé Wou du crime.

— Est-ce la vérité ? tonna le maréchal en se tournant vers Pan.

— Oui, maréchal ! répondit le capitaine qui semblait dans un état second.

— Emmenez-le, ordonna le maréchal au colonel, et faites-le fouetter lentement avec le jonc le plus fin jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Je demande la clémence, maréchal ! intervint aussitôt le juge. Ce capitaine a été contraint par son père de se marier. La nature en avait décidé autrement, et il a été incapable d'affronter les problèmes que cela impliquait. Je propose une simple condamnation à mort.

— Accordé !

Et à Pan :

— Êtes-vous capable de mourir en officier ?

— Oui, maréchal !

— Assistez le capitaine ! ordonna d'une voix âpre le maréchal à l'officier le plus âgé.

Le capitaine Pan dénoua son foulard pourpre et le tendit à son supérieur. Puis il tira son sabre. S'agenouillant devant le maréchal, Pan saisit de la main droite la garde de son sabre et en releva vivement la pointe de la gauche. La lame acérée lui entailla profondément les doigts, sans qu'il semblât s'en apercevoir. L'officier supérieur s'approcha de l'homme à genoux, en tenant des deux mains son foulard déployé. Levant la tête vers le maréchal qui le dominait de toute sa hauteur, Pan s'écria :

— Vive l'empereur !

Puis, d'un geste brutal, il se trancha la gorge. L'officier serra aussitôt le foulard autour du cou de l'homme chancelant, afin d'étancher le sang. Le maréchal hocha la tête et dit au supérieur de Pan :

— Le capitaine Pan est mort en officier. Veillez à ce qu'il soit enterré comme tel !

Et à l'adresse du juge Ti :

— Vous, allez vous occuper de l'autre type. Qu'il soit libéré, réintégré dans ses anciennes fonctions et ainsi de suite.

Puis il se pencha de nouveau sur la carte et ordonna au général :

— Ajoutez cinq mille hommes à l'entrée de cette vallée, ici !

Tandis que cinq ordonnances emportaient le cadavre de Pan, le juge Ti se dirigea vers le grand bureau, saisit un pinceau et rédigea une brève note sur le papier à en-tête du haut commandement. Un colonel y apposa le large sceau du maréchal puis le contresigna. Avant de partir, le juge Ti jeta un rapide coup d'œil à la clepsydre : il lui restait encore une demi-heure.

Le magistrat mit longtemps à parcourir la courte distance qui séparait le palais de la prison militaire. Les rues étaient bondées de soldats à cheval ; ils chevauchaient par six de front,

brandissant haut leurs grandes hallebardes, si redoutées des Tartares. Leurs chevaux étaient bien nourris et leurs armures étincelaient dans les rayons rouges de l'aube. C'était l'avant-garde du général Liou, le fleuron de l'armée impériale. Puis suivit le bruit grave et profond des roulements de tambour, appelant les hommes du maréchal à rejoindre leurs couleurs. La grande contre-offensive venait de commencer.

Le document portant le sceau du maréchal permit au juge d'être conduit sans délai au commandant de la prison. Quatre gardes amenèrent un jeune homme à la carrure de taureau ; son cou épais de lutteur avait déjà été dégagé pour la lame du bourreau. Le commandant lui lut le document puis ordonna à un adjudant d'aider le capitaine Wou à revêtir son armure. Lorsqu'il eut mis son casque, le commandant lui tendit lui-même son sabre. Le juge Ti remarqua que si Wou n'avait pas l'air particulièrement intelligent, il avait un visage sympathique et ouvert.

— Suivez-moi, lui dit-il.

Le capitaine médusé ne parvenait pas à détacher son regard du bonnet noir du magistrat.

— Comment en êtes-vous venu à vous occuper de cette affaire, Noble Juge ? finit-il par demander.

— Oh !... répondit le juge d'un ton évasif. Je me trouvais par hasard au quartier général lorsque votre procès a été révisé. Comme ils sont tous extrêmement occupés en ce moment, ils m'ont chargé des dernières formalités.

Une fois dans la rue, le capitaine marmonna :

— J'ai passé près d'un an dans cette maudite prison. Je n'ai plus d'endroit où aller à présent.

— Vous pouvez toujours venir avec moi, répondit le juge.

Comme ils déambulaient dans les rues, le capitaine entendit les roulements de tambour.

— Alors, ça y est, on donne enfin l'assaut, hein ? remarqua-t-il d'un air morose. Eh bien, j'ai juste le temps de rejoindre mon régiment. Au moins, j'aurai une mort honorable !

— Pourquoi rechercher à tout prix la mort ? demanda le juge Ti.

— Pourquoi ? Parce que je ne suis qu'un pauvre imbécile, voilà pourquoi ! Je n'ai jamais touché madame Pan, mais en revanche j'ai trahi une femme qui est venue me voir en prison. La police militaire l'a fouettée à mort.

Le juge garda le silence. Ils étaient arrivés dans une ruelle sombre. Il s'arrêta devant une petite mesure, bâtie contre un entrepôt abandonné.

— Où sommes-nous ? demanda le capitaine étonné.

— Une femme courageuse et le fils qu'elle vous a donné habitent ici, répondit avec brusquerie le juge Ti. C'est chez vous, capitaine. Au revoir.

Le magistrat s'éloigna à grands pas.

Comme il tournait le coin de la rue, une bourrasque de vent glacial lui souffla au visage. Se retenant de tousser, il remonta son foulard sur son nez et sa bouche, faisant des vœux pour que les domestiques de l'auberge soient déjà debout. Il ne rêvait plus que d'une grande tasse de thé bien chaud.

Meurtre au Nouvel An

Nouvelle

Traduit de l'anglais par Anne Krief

Les personnages

Ti Jen-tsie magistrat nommé en 670 à Lan-fang.

WANG, colporteur.

Madame WANG, son épouse.

Hsiao-pao, son fils.

CHEN, prêteur sur gages.

Liou, tailleur.

EN GÉNÉRAL, un magistrat restait trois années en poste dans la même ville. Mais à la fin de l'année 674, au bout de quatre ans en poste à Lan-fang, aucune nouvelle n'était toujours parvenue de la capitale. Nous allons voir ce qu'il advint le dernier soir de cette morne année. Lors des précédentes affaires résolues par le juge Ti, ses hypothèses se sont toujours finalement révélées exactes. Le lecteur constatera que dans cette énigme le juge Ti commet deux erreurs de poids. Mais cette fois, contrairement à la règle, deux erreurs donnent une vérité.

LORSQUE LE JUGE TI eut rangé le dernier dossier et fermé à clef le tiroir de son bureau, il frissonna soudain. Il se leva et, serrant contre lui sa robe d'intérieur matelassée, il traversa son cabinet froid et désert et s'approcha de la fenêtre. Il l'ouvrit en grand, mais après avoir jeté un rapide coup d'œil dans la cour du Yamen plongée dans l'obscurité, il s'empressa de la refermer. La neige avait cessé mais une rafale de vent glacial avait failli éteindre la chandelle posée sur son bureau.

Le juge se dirigea vers le lit de repos, contre le mur du fond. Poussant un soupir, il entreprit de replier les couvertures. Cette nuit, la dernière de cette épouvantable année, la quatrième passée à Lan-fang, il dormirait dans son cabinet particulier. Il n'y avait en effet plus personne dans ses appartements privés, de l'autre côté du Yamen, hormis quelques domestiques. Deux mois plus tôt, sa Première Épouse était partie rendre visite à sa vieille mère dans sa ville natale, et ses deux autres épouses et ses enfants l'avaient accompagnée ainsi que son fidèle conseiller, le vieux sergent Hong. Ils ne rentreraient qu'au début du printemps – mais celui-ci semblait encore très lointain en cette nuit glaciale et lugubre.

Le juge Ti saisit la théière et se servit une dernière tasse de thé. Il s'aperçut avec consternation qu'il faisait froid dans la pièce. Il s'apprêtait à frapper dans ses mains pour appeler un commis quand il se souvint qu'il avait donné quartier libre pour la nuit au personnel du tribunal ainsi qu'à ses trois assistants. Seuls restaient les sbires de garde à l'entrée principale.

Son bonnet d'intérieur enfoncé sur ses oreilles, il prit la chandelle et, traversant le greffe obscur et désert, se dirigea vers le corps de garde.

Les quatre sbires accroupis autour d'un feu de bois allumé sur les dalles, au centre de la pièce, se levèrent précipitamment à l'entrée du juge et ajustèrent en hâte leurs casques. Du chef des sbires, le juge ne put voir que le large dos, penché à la fenêtre et occupé à insulter copieusement quelqu'un au-dehors.

— Hep là ! lui cria le juge.

Lorsque le chef des sbires se fut retourné et eut respectueusement salué son maître, celui-ci lui dit d'un ton sec :

— Tu ferais bien de surveiller un peu ton langage en ce dernier jour de l'année !

L'homme marmonna quelque chose à propos d'un insolent petit morveux qui avait le culot de déranger le personnel du tribunal à une heure aussi indue.

— Ce garnement veut que je lui retrouve sa mère ! ajouta-t-il d'un air dégoûté. Ils me prennent pour une nourrice, peut-être ?

— Certainement ! répondit le juge. Mais de quoi s'agit-il ?

Le magistrat se pencha à son tour à la fenêtre. Dans la rue, le petit garçon s'était blotti contre le mur pour se protéger du vent glacé. La lune éclairait son visage barbouillé de larmes.

— Il y en a partout... partout par terre, gémit-il. J'ai glissé et suis tombé dedans... Et maman est partie !

Il contempla ses petites mains, puis essaya de les nettoyer en les essuyant sur sa veste toute rapiécée. Le juge aperçut des tramées rouges. Se retournant brusquement vers le chef des sbires, il lui ordonna :

— Va me chercher mon cheval et suis-moi avec deux de tes hommes !

ARRIVÉ DANS LA RUE, le juge souleva l'enfant et l'installa sur sa selle. Puis, mettant le pied à l'étrier, il se hissa lourdement derrière lui. Grimaçant de douleur, il se rappela qu'il n'y avait pas si longtemps il était encore capable de sauter à cheval. Mais une attaque de rhumatismes l'avait handicapé ces derniers temps. Il se sentit soudain vieux et fatigué. Quatre ans à Lan-fang... Faisant un effort pour se reprendre, il dit d'un ton guilleret à l'enfant qui sanglotait :

— On va aller chercher ta mère tous les deux. Qui est ton père, et où habites-tu ?

— Mon père est Wang, le colporteur, répondit l'enfant en ravalant ses larmes. On habite dans la deuxième ruelle à l'ouest

du temple de Confucius, pas très loin de la grille de protection du fleuve.

— C'est facile à trouver ! dit le juge.

Il guida prudemment son cheval le long de la rue enneigée. Le chef des sbires et deux de ses hommes chevauchaient derrière lui en silence. Une brusque rafale de vent fit tomber la neige des toits, leur piquant le visage comme des milliers d'aiguilles. S'essuyant les yeux, le juge demanda :

— Comment t'appelles-tu, mon petit ?

— Je m'appelle Hsiao-pao, monsieur, répondit-il d'une voix tremblante.

— Hsiao-pao... cela veut dire « petit trésor », remarqua le juge. Quel joli nom ! Et où se trouve ton père ?

— Je sais pas, monsieur ! s'écria l'enfant avec désespoir. Quand il est rentré chez nous, il s'est disputé très fort avec maman. Elle n'avait rien préparé à manger ; elle a dit qu'il ne restait même plus une nouille à la maison. Alors... alors papa a commencé à hurler, il criait qu'elle avait passé l'après-midi avec monsieur Chen, le vieux prêteur sur gages. Maman s'est mise à pleurer et je suis parti en courant. Je croyais que je pourrais peut-être demander à l'épicier de me donner un paquet de nouilles, pour que papa ne soit plus fâché. Mais il y avait tellement de monde que je n'ai pas réussi à entrer dans la boutique, et je suis retourné à la maison. Mais alors, papa et maman n'étaient plus là, il y avait du sang partout, partout. J'ai glissé et...

Des sanglots secouèrent ses frêles épaules. Le juge serra le petit garçon contre lui dans le repli de son manteau de fourrure. Ils poursuivirent leur chemin en silence.

Lorsque le juge Ti aperçut la grande porte du temple de Confucius qui se découpait dans le ciel d'hiver, il descendit de cheval. Déposant à terre le petit garçon, il dit au chef des sbires :

— Nous sommes presque arrivés. Nous allons laisser nos chevaux ici, à la porte. Autant être discrets.

Ils s'enfoncèrent dans une ruelle étroite bordée de maisons de bois délabrées. Le petit garçon désigna une porte entrouverte. Une pâle lueur luisait derrière le papier huilé de la

fenêtre, mais du premier étage brillamment éclairé provenaient des clameurs confuses de chants et de cris.

— Qui habite au-dessus ? demanda le juge en s'arrêtant devant la porte.

— C'est Liou, le tailleur, répondit le petit garçon. Il reçoit des amis pour la fête de ce soir.

— Montre le chemin au chef des sbires, Hsiao-pao, dit le juge avant de glisser à voix basse à l'homme : Tu laisseras le garçon avec les voisins du premier, mais redescends avec le nommé Liou pour que je lui pose quelques questions.

Puis il entra dans la maison, suivi des deux séides du tribunal.

La pièce nue et glaciale était éclairée par une unique lampe à huile vacillante. Le centre était occupé par une grande table en bois brut sur laquelle étaient posés trois bols de terre cuite craquelée et, à une extrémité, un grand couteau de cuisine maculé de sang. Les carreaux du sol étaient eux aussi rouges de sang.

Désignant le couteau, l'un des sbires remarqua :

— Quelqu'un s'est fait proprement trancher la gorge avec ça. Votre Excellence !

Le juge acquiesça. Passant le doigt sur la lame, il constata que le sang était encore frais. Puis il se retourna pour inspecter le reste de la pièce plongée dans la pénombre. Contre le mur du fond, des rideaux bleu délavé dissimulaient à demi un grand lit, et contre celui de gauche s'en trouvait un autre plus petit et dépourvu de rideaux ; c'était visiblement celui du petit garçon. Les murs étaient nus et maladroitement replâtrés par endroits. Le juge se dirigea vers la porte fermée, près du grand lit. Elle donnait dans une petite cuisine. Les cendres du fourneau étaient froides.

Lorsque le juge entra dans la chambre, le jeune sbire remarqua d'un air malin :

— Ce n'est pas un endroit à tenter des voleurs, Noble Juge ! Il paraît que Wang, le colporteur, est pauvre comme pas deux.

— L'amour est le mobile du crime, répondit le juge d'un ton sec en montrant un mouchoir de soie qui traînait par terre, près du lit.

À la lueur incertaine de la lampe à huile, on pouvait y lire le caractère « Chen » brodé au fil d'or.

— Après le départ du petit garçon chez l'épicier, reprit le juge, le colporteur a découvert le mouchoir oublié par l'amant de son épouse. Il était échauffé par la dispute et ce fut la goutte de thé qui fit déborder la tasse. Il a attrapé le couteau et tué son épouse. C'est toujours la même histoire, conclut-il en haussant les épaules. Il est probablement allé cacher le cadavre quelque part. Ce colporteur est-il costaud ?

— Fort comme un bœuf, Noble Juge ! répondit le plus âgé des sbires. Je le croise souvent dans le coin, il arpente les rues du matin au soir avec sa grosse boîte sur le dos.

Le juge Ti jeta un coup d'œil à la boîte carrée recouverte d'un tissu huilé, posée à côté de la porte d'entrée, et hocha lentement la tête.

Le chef des sbires réapparut, poussant devant lui un homme grand et maigre. Il avait l'air passablement éméché. Titubant, il jeta au juge un regard embrumé. Le saisissant par le col, le chef des sbires le fit mettre à genoux. Croisant les bras dans ses vastes manches, le magistrat déclara d'un ton tranchant :

— Un meurtre a été commis ici. Dites-moi exactement ce que vous avez vu et entendu !

— C'est sûrement à cause de cette femme ! marmonna le tailleur d'une voix pâteuse. Elle passe son temps à courir les rues mais refuse d'accorder le moindre regard à un gaillard bien campé comme moi !

Il eut un hoquet.

— Je suis trop pauvre pour elle, tout comme son mari ! C'est à l'argent du prêteur sur gages qu'elle en a, la salope !

— Restez poli, je vous prie ! ordonna le juge avec colère. Et répondez à mes questions ! Ce plafond est en planches peu épaisses ; vous les avez sûrement entendus se disputer !

Le chef des sbires lui donna un coup de pied dans les côtes et vociféra :

— Parle !

— Je n'ai absolument rien entendu, Votre Excellence ! gémit le tailleur effrayé. Ces sauvages là-haut sont tous ivres, et ils n'arrêtent pas de crier et de chanter ! Et mon imbécile de femme

a renversé le bol, et elle était trop éméchée pour nettoyer ses cochonneries. J'ai été obligé de la secouer un bon moment avant qu'elle ne s'y mette.

— Personne n'a quitté la pièce ? demanda le juge.

— Impossible ! grommela le tailleur. Ils étaient trop occupés à savourer le cochon que Li, le boucher, nous a tué ! Et qui est-ce qui l'a fait rôtir ? C'est moi ! Pendant ce temps-là, ils m'ont sifflé mon vin, trop paresseux même pour surveiller correctement un feu de charbon ! La pièce était tout enfumée, j'ai été obligé d'ouvrir la fenêtre. Et c'est là que je l'ai vue s'enfuir, cette salope !

Le juge Ti leva les sourcils et réfléchit un instant avant de demander :

— Son mari était-il avec elle ?

— Est-ce qu'elle voulait seulement de lui ? ricana le tailleur. Elle se débrouille beaucoup mieux toute seule !

Le juge Ti fit brusquement demi-tour et examina attentivement le sol. Il reconnut dans la confusion des traces sanglantes les empreintes de petites chaussures pointues menant jusqu'à la porte.

— Vers où est-elle partie ? demanda-t-il au tailleur d'une voix étranglée.

— Vers la grille du fleuve ! répondit l'homme d'un air renfrogné.

Le juge Ti s'enveloppa dans son manteau de fourrure.

— Ramenez ce coquin chez lui ! ordonna-t-il aux deux sbires. Quand Wang rentrera, arrêtez-le ! Le prêteur sur gages a dû revenir récupérer son mouchoir au moment où Wang, aux prises avec son épouse, a découvert l'objet. Wang l'a tué et sa femme s'est sauvée.

LE JUGE sortit et gagna la rue d'à côté couverte de neige. Il monta en selle et galopa jusqu'à la grille de protection du fleuve. Une victime suffisait, pensa-t-il.

Arrivé au pied des marches menant à la tour contrôlant la grille, il sauta à bas de sa monture et se précipita vers l'escalier

aux marches glissantes. Au sommet de la tour, il aperçut une femme au bord du parapet le plus éloigné. Elle avait ramassé sa robe autour d'elle et se penchait au-dessus de l'eau en contrebas.

Le juge courut à elle et lui posa la main sur le bras.

— Vous ne devriez pas faire cela, madame Wang ! dit-il gravement. Vous tuer ne fera pas revivre les morts !

La femme recula contre le parapet et regarda le juge d'un air atterré, bouche bée de terreur. Malgré ses traits tirés et son expression hébétée, elle ne manquait pas d'une certaine beauté, plutôt commune toutefois.

— Vous appartenez au tribunal, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'une voix tremblante. On a donc découvert que mon pauvre mari l'a assassiné ! Tout est arrivé par ma faute !

La femme éclata en sanglots déchirants.

— C'est le prêteur sur gages Chen qu'il a assassiné ? s'enquit le juge.

Elle hocha la tête d'un air désespéré.

— Je ne suis qu'une imbécile ! s'écria-t-elle soudain. Je jure qu'il n'y avait rien entre Chen et moi ; je voulais simplement faire un peu enrager mon mari...

Elle chassa de son front une mèche de cheveux trempés.

— Chen m'avait commandé une série de mouchoirs brodés, pour les offrir en cadeau de Nouvel An à sa concubine. Je n'en avais pas parlé à mon mari parce que je voulais lui faire la surprise. Ce soir, lorsque Wang a découvert le dernier mouchoir auquel je travaillais, il est allé chercher le couteau de cuisine en hurlant qu'il nous tuerait tous les deux, Chen et moi. Je me suis sauvée ; j'ai essayé d'aller chez ma sœur, dans la rue d'à côté, mais la maison était fermée. Et quand je suis rentrée chez nous, mon mari était parti et... il y avait du sang partout.

Elle s'enfouit le visage dans les mains et ajouta en pleurant :

— Chen... a dû venir chercher le mouchoir et... Wang l'a tué. C'est de ma faute, comment pourrais-je continuer à vivre alors que mon mari... ?

— N'oubliez pas que vous avez un fils, coupa le juge Ti en la prenant par le bras pour la conduire vers l'escalier.

De retour à la maison, il demanda au chef des sbires d'emmener la femme au premier étage. Quand il se fut exécuté, le juge déclara :

— Nous allons nous cacher contre le mur près de la porte. Il ne nous reste plus qu'à attendre le retour du meurtrier. Wang a tué Chen puis il est parti cacher le cadavre de sa victime. Il pensait revenir nettoyer le sang, mais son fils nous ayant alertés, il n'en a rien pu faire. Je suis désolé pour ce petit garçon, ajouta-t-il au bout d'un moment en poussant un soupir. C'est un gamin bien attachant !

Les quatre hommes se plaquèrent contre le mur, deux de chaque côté de la porte d'entrée, le juge près de la boîte du colporteur. Des éclats de voix leur parvinrent du premier étage.

La porte s'ouvrit brusquement et un gros homme entra. Les sbires se jetèrent aussitôt sur lui. Pris au dépourvu, il se retrouva à genoux, les bras enchaînés dans le dos, avant d'avoir pu comprendre ce qui lui arrivait. Un paquet enveloppé d'un papier huilé tomba de sa manche et des nouilles se répandirent sur le sol. L'un des sbires envoya d'un coup de pied le paquet dans un coin de la pièce.

En haut, les gens dansaient. Les minces planches du plafond ployèrent en craquant.

— On ne traite pas ainsi la nourriture ! s'exclama le juge furieux envers le sbire. Ramasse-moi ça !

Devant une telle rebuffade, le sbire s'empressa de ramasser les nouilles éparses. Après les avoir déposées sur la table, il grommela :

— Elles ne sont plus tellement bonnes à manger, avec la poussière qui tombe du plafond.

— Le coquin a du sang sur la main droite, Votre Excellence ! s'exclama avec excitation le chef des sbires qui venait de vérifier les chaînes de Wang.

Le colporteur contemplait, les yeux exorbités, le sol couvert de sang. Ses lèvres remuèrent, mais aucun son n'en sortit. Enfin, il releva la tête et lança :

— Où est ma femme ? Que lui est-il arrivé ?

Le juge Ti s'assit sur la grande boîte et croisa les bras dans ses larges manches.

— C'est moi, votre magistrat, qui pose les questions ici ! dit-il d'un ton tranchant. Dites-moi...

— Où est ma femme ? s'écria Wang tel un forcené.

Comme l'homme essayait de se relever, le chef des sbires lui assena un coup de son lourd manche de fouet sur la tête. Wang, étourdi, s'ébroua et bégaya :

— Ma femme... et mon fils...

— Parlez ! Que s'est-il passé ici ce soir ? demanda le juge.

— Ce soir... répéta Wang d'une voix blanche et hésitante.

Le chef des sbires lui envoya un coup de pied dans les côtes.

— Dis la vérité ! gronda-t-il.

Wang fronça les sourcils et regarda de nouveau le sol rouge de sang avant de se décider à déclarer :

— Ce soir, comme je rentrais à la maison, l'épicier m'a dit que Chen, le prêteur sur gages, y était passé. Et en arrivant, il n'y avait rien à manger, pas même nos nouilles du Nouvel An. J'ai dit à ma femme que je ne voulais plus d'elle, qu'elle pouvait partir chez Chen et y rester. J'ai dit que tout le quartier savait qu'il était venu la voir en mon absence. Elle n'a rien voulu répondre. Ensuite, j'ai trouvé ce mouchoir, là-bas, près du lit. Je suis allé chercher le couteau de cuisine. Je voulais la tuer d'abord et après aller régler son compte à Chen. Mais quand je suis ressorti de la cuisine avec le couteau, elle avait disparu. J'ai attrapé le mouchoir, parce que je voulais le jeter à la figure de Chen avant de lui trancher la gorge, et je me suis écorché la main avec l'aiguille qui y était piquée.

Wang se tut. Il se mordit les lèvres et avala sa salive.

— C'est alors que je compris quel sacré imbécile j'avais été. Chen n'avait pas oublié son mouchoir ici ; il le lui avait commandé et elle était encore en train d'y travailler... Je suis parti chercher ma femme. Je suis passé chez sa sœur, mais il n'y avait personne ; ensuite, je suis allé chez Chen. Je voulais mettre ma veste en gage pour acheter quelque chose de joli à ma femme. Mais Chen m'a dit qu'il me devait une ligature de sapèques pour les vingt mouchoirs qu'il lui avait commandés. Le dernier n'était pas tout à fait terminé lorsqu'il était passé chez nous dans l'après-midi, mais sa concubine était enchantée de ceux qu'il lui avait déjà offerts. Et comme on était à la veille

de la nouvelle année, il tenait de toute façon à me payer. J'ai acheté un paquet de nouilles et une fleur en papier pour ma femme et je suis rentré.

Fixant le juge, il s'écria de nouveau :

— Dites-moi, que lui est-il arrivé ? Où est-elle ?

Le chef des sbires éclata d'un gros rire.

— Quel chapelet de mensonges ce chien nous débite-t-il ? s'exclama-t-il. Le lascar espère gagner du temps !

Levant le manche de son fouet, il demanda au juge :

— Est-ce que je lui défonce les dents, Votre Excellence, pour que la vérité sorte un peu plus facilement ?

Le juge Ti secoua la tête. Caressant lentement ses longs favoris, il regarda fixement le visage décomposé du colporteur agenouillé devant lui, puis il ordonna au chef des sbires :

— Vérifie s'il a bien une fleur en papier sur lui !

L'homme glissa la main sous la veste du colporteur et en sortit une fleur en papier rouge. Il la montra au juge avant de la jeter par terre d'un air méprisant et de l'écraser du bout du pied.

Le juge Ti se leva et se dirigea vers le lit, auprès duquel il ramassa le mouchoir. Après l'avoir examiné attentivement, il alla vers la table et y resta un moment, les yeux rivés sur les nouilles souillées étalées sur le papier huilé. Seule la respiration rauque de l'homme à genoux troublait le silence.

Soudain des éclats de voix retentirent de nouveau à l'étage. Le juge Ti leva les yeux vers le plafond. Puis il se tourna vers le chef des sbires et lui ordonna :

— Fais-les descendre tous les deux !

Le colporteur resta bouche bée de stupéfaction et de joie en voyant entrer sa femme et son fils.

— Le Ciel soit loué ! s'écria-t-il. Vous êtes sains et saufs !

Il voulut leur sauter au cou, mais le chef des sbires le contraignit brutalement à rester à genoux.

La femme se jeta à terre devant son époux.

— Pardonne-moi, pardonne-moi ! gémit-elle. J'ai été tellement bête, je voulais simplement te faire enrager ! Qu'ai-je fait, mais qu'ai-je fait ? Tu l'as... Ils vont t'emmener et...

— Relevez-vous tous les deux ! interrompit le juge avec sévérité.

Sur un geste impérieux du magistrat, les deux sbires libérèrent les épaules de Wang.

— Ôtez-lui ses chaînes ! ordonna le juge.

Tandis que le chef des sbires interloqué exécutait l'ordre, le juge poursuivit à l'adresse de Wang :



LE COLPORTEUR RESTA BOUCHE BÉE DE STUPÉFACTION

— Ce soir, votre grotesque jalousie a failli vous faire perdre votre femme. C'est votre fils qui a évité le drame en venant me prévenir juste à temps. Que les événements de ce soir vous servent de leçon à tous deux. La veille du jour de l'An est le jour du souvenir. Le jour où l'on doit se rappeler les bienfaits que le Ciel nous a accordés, les dons que nous avons coutume de tenir pour acquis et oublions trop rapidement. Vous vous aimez, vous êtes en bonne santé et vous avez un beau petit garçon. Tout le monde ne peut pas en dire autant ! Prenez la résolution de vous montrer dorénavant dignes de ces bienfaits !

Se tournant vers le petit garçon, il lui caressa gentiment la tête et ajouta :

— Pour que vous n'oubliiez pas cela, je vous ordonne d'appeler désormais votre fils Ta-pao ; ce qui signifie « grand trésor » !

Il fit un signe aux trois sbires et se dirigea vers la porte.

— Mais... Noble Juge, ce meurtre... balbutia la femme.

S'arrêtant dans l'encadrement de la porte, le juge dit avec un pâle sourire :

— Il n'y a pas eu de meurtre. Lorsque les gens du premier ont tué leur cochon, la femme du tailleur a renversé le bol de sang et elle était trop ivre pour réparer tout de suite les dégâts. Il a coulé à travers les fentes du plafond, sur la table et le sol de cette pièce. Au revoir !

La femme se mit la main sur la bouche pour ne pas crier de joie. Son mari lui sourit quelque peu niaisement, puis alla ramasser la fleur en papier. Après en avoir maladroitement défroissé les pétales, il s'approcha de son épouse et lui piqua la fleur dans les cheveux. Le petit garçon à la bouille ronde regarda ses parents avec un large sourire.

Le chef des sbires avait ramené le cheval du juge Ti devant la porte de la maison. Ce ne fut qu'une fois en selle que le magistrat s'aperçut soudain que ses rhumatismes ne le faisaient plus souffrir.

Le gong du veilleur de nuit sonna minuit. Des feux d'artifice explosèrent sur la place du marché. Comme le juge pressait son cheval, il se retourna sur sa selle et cria :

— Bonne et heureuse année !

Il se demanda si les trois personnes plantées sur le seuil de leur porte l'avaient entendu, mais cela n'avait pas tellement d'importance.

FIN